

Résumé de Parashat Pinhas :

Le petit-fils d'Aaron, Pinhas, est récompensé pour son acte de zèle en tuant le prince siméonite Zimri et la princesse madianite qui était son paramour. D.ieu lui accorde une alliance de paix et de sacerdoce.

Un recensement de la population compte 601 730 hommes âgés de vingt à soixante ans. Moïse est instruit sur la façon dont la Terre doit être divisée par loterie entre les tribus et les familles d'Israël. Les cinq filles de Tzelafchad demandent à Moïse de leur accorder la partie de la terre appartenant à leur père, qui mourut sans fils ; D.ieu accepte leur réclamation et l'incorpore dans les lois de la Torah de l'héritage.

Moïse donne à Josué le pouvoir de lui succéder et de conduire le peuple en Terre d'Israël.

La parasha se termine par une liste détaillée des offrandes quotidiennes, et les offrandes supplémentaires apportées sur Shabbat, Rosh Chodesh (premier du mois), et les festivals de pâque, Chavouot, Rosh Hashanah, Yom Kippour, Souccot et Shemini Atzeret.

Source : Habad .org



Ce *shabat*, nous lisons dans nos synagogues la *parashat Pinhas* et c'est donc l'occasion d'aborder un thème qui me tient à cœur et qui est évoqué dans cette parasha. Vous allez voir que ce thème est également lié à la période dans laquelle on entre, la période dite des 3 semaines qui séparent le 17 tamouz du 9 av. Nous avons jeûné ce 17 tamouz et nous nous sommes endeuillés car la muraille de Jérusalem a été ébréchée. Cette brèche marque le début du processus de destruction qui va suivre et cet évènement est suffisamment tragique pour que nous jeunions en ce jour chaque année. Nous entrons dans une période de deuil collectif.

Le deuil n'est pas une commémoration d'un temps triste, c'est plutôt l'entrée dans un temps propice à la réparation. C'est précisément pour cela que nous nous endeuillons en ce moment, pour réparer ce qui a été abîmé. Chez nous, dans la *Torah*, rien n'est

définitivement figé. Le deuil constitue l'occasion de reconstruire une réalité dans laquelle se trouvera une muraille de Jérusalem. Essayons ensemble de comprendre pourquoi nous ne pouvons pas vivre sans cette muraille. Nous allons voir que la personne la plus à même de reconstruire une muraille, c'est la femme. Aujourd'hui, à travers cette thématique, nous allons aborder la question du potentiel féminin par excellence. Si nous entrons cette semaine dans les trois semaines de reconstruction du temple, nous y entrons avec l'aide de cinq sœurs connues dans la Bible, les filles de Tselofrad. Ces sœurs nous enseignent la dimension féminine du domaine spirituel.

La proximité spirituelle

Cette semaine, nous nous trouvons dans ce que j'appelle la *parasha* du féminisme biblique. Je voudrais évoquer avec vous ce phénomène central dans nos sociétés qu'est le féminisme. Ce que j'appelle le féminisme biblique est diamétralement opposé au féminisme idéologique. A l'origine du féminisme dont on entend parler actuellement se trouve une revendication, une volonté égalitaire et l'envie d'exprimer sa dimension féminine.

Pour ce faire et probablement par erreur, le féminisme idéologique a souhaité gommer les différences entre hommes et femmes. Dans le féminisme biblique, pas de désir égalitaire mais plutôt l'envie de sublimer la force du féminin. Le contexte est le suivant : nous sommes dans *parasha Pinhas*, dans la quarantième année de la traversée du désert, conséquence de nos pleurs face à la terre d'Israël. La génération qui avait pleuré devait disparaître en faveur d'une nouvelle, heureuse d'entrer en Israël. Puisque le peuple est nombreux, on doit diviser la terre et chaque tribu doit en recevoir une part. Il faut comprendre qu'il y a une forte corrélation entre une parcelle d'*eretz Israël* et la tribu à laquelle on l'attribue.

Par exemple, Zevouloun est excellent en commerce et import-export, il sera donc en bord de mer. Seul *Hashem* peut déterminer de cela. On va donc tirer au sort afin de faire valoir Sa volonté. Puisqu'il faut donner une plus grande parcelle aux plus nombreux et une plus petite aux moins nombreux, on recense les *bnei Israël*. On tire ensuite au sort et chacun reçoit une parcelle de terre. Cinq sœurs

apparaissent alors, les cinq filles de Tselofrad. Mahla, Noah, Hogla, Milka et Tirtsa sont issues de la tribu de Ménaché. Elles sont nommées à deux reprises dans le texte qui rapporte : *vatikravna*, elles s'approchent, וַתִּקְרַבְנָה בָּנוֹת צִלְפָּקֵד, *vataamodna* וַתַּעֲמִדְנָה, elles se tiennent debout. Cette verticalité, qui relève a priori du détail, est en réalité lié à ce qu'elles vont exprimer. Elles vont vers Moshe, Elazar, vers tous les princes. Imaginez l'audace !

Elles arrivent et disent : *avinou met bamidbar*, אָבִינוּ, מֵת בַּמִּדְבָּר, nous sommes orphelines de père. Sa particularité est la suivante : *oubanim lo hayou lo*, וּבָנִים לֹא-הָיוּ לוֹ, il n'a pas eu de fils. *Lama yigara shem avinou*, לָמָּה יִגָּרַע שֵׁם-אָבִינוּ, pourquoi serait diminué le nom de notre père ? *Tna lanou ahouza*, תְּנֵה לָנוּ אֲחֻזָּה, donne-nous une parcelle de terre, celle qui revient à notre père. L'héritage de la terre se fait de père en fils. Le père, faisant partie de la tribu de Ménaché a droit à une part. Puisqu'il est mort et qu'il n'a pas de fils, la parcelle de Tselofrad est perdue. Nous, lecteurs du XXI^e siècle, pourrions nous insurger de cette injustice : pourquoi la terre se passe-t-elle de père en fils uniquement ? Ce n'est pourtant pas ce que les filles disent.

Un féminisme non égalitaire

En demandant pourquoi le nom du père devrait être diminué, elles ne critiquent pas une injustice au niveau du masculin - féminin et d'une revendication égalitaire mais la perte de ce qui revient à leur père. Rachi précise, *ki ein lo ben*, parce qu'il n'a pas de fils. Il est question de ce qui revient à leur famille. הֲאִם הָיָה לוֹ בֵּן, לֹא הָיוּ תוֹבְעוֹת, et si il avait eu un fils, elles n'auraient rien revendiqué.

Rashi prend soin de nous mettre en garde qu'il ne s'agit pas ici d'avoir une lecture superficielle en y voyant des personnes qui cherchent à obtenir leur part *comme les autres*. D'ailleurs, il est remarquable de signifier que dans la présentation qu'elles font à Moshé de leur père, elles jugent bon de préciser que leur père ne faisait pas partie de la révolte de Korah'. Or, souvenons-nous, l'essentiel de la revendication de Korah concernait une volonté d'être tous **égaux** ; *-tout le peuple est saint-* disait Korah'. Il n'y a pas de différence entre les uns et les autres, arguait-il. Les filles de Tsélofhad insiste sur le fait que leur famille n'est aucunement

liée à ce qu'a fait Korah'. Leur demande n'est donc pas à interpréter sous le prisme d'une demande de type 'korah'.

Moshe, ne sachant que répondre à leur demande, demande à D. Les filles de Tselofrad sont alors encensées par D' elles ont raison, ce qu'elles demandent est juste, כִּן בָּנוֹת צִלְפָּקֵד דְּבָרָת, la part du père ne doit pas être perdue, d'ailleurs voici les *halakhot*. La suite de la *parasha* porte donc sur les lois d'héritage, de *nahala*.

Voyons de plus près les mots employés pour décrire les cinq sœurs : *vatikravna*, וַתִּקְרַבְנָה, elles s'approchent, *vataamodna*, וַתַּעֲמִדְנָה, elles se tiennent debout, *lama yigara*, לָמָּה יִגָּרַע, pourquoi serait-il diminué ? Nous assistons ici à quelque chose d'étonnant. A priori, la Torah a été donnée et on devrait pouvoir y trouver toutes les réponses à nos interrogations.

Il y a quelque chose d'étonnant dans le fait de consulter Moshe pour une problématique qui à priori se trouve inscrite dans la *Torah*. Apparemment, elles évoquent l'existence d'un vide juridique à propos de leur cas en question. Et elles obtiennent gain de cause. Cet épisode nous rappelle un autre épisode similaire dans la *parasha* de *Behaalotkha*, l'épisode de *Pessah sheni*. *Hashem* rappelle la loi du *korban Pessah*- de l'agneau pascal- qui doit être consommé le 14 nissan. Or certains hommes sont *tamé* (en état d'impureté rituel) après avoir porté le cercueil de Joseph et ne peuvent donc consommer le *korban*.

A priori, il n'y a rien à faire. Et pourtant, *vayikrevou*, וַיִּקְרְבוּ לְפָנַי מִשָּׁה, ils se sont approchés, *lama nigara*, לָמָּה נִגָּרַע, pourquoi aurions-nous moins, *imdou*, tenez-vous debout.

On retrouve les mêmes termes que ceux employés pour les filles de tsélofhad. *Imdou*, tenez-vous debout, et וַתַּעֲמִדְנָה -elles se sont tenues debout- sont des termes employés qui renvoient à l'idée de hauteur et de verticalité. Lorsque l'on se tient droit, la tête est au plus haut point possible. Or ces deux demandes que je mets en parallèle par la proximité des termes employés par le texte sont des **demandes spirituelles**. Il y a un potentiel spirituel dans le monde mais je passe à côté. Avec les mêmes mots, pour la session de rattrapage de *Pessah* comme pour les cinq sœurs.

Un véritable désir de vivre un moment spirituel, ici à travers la *nahala*, s'exprime. Cette *parasha* est très importante pour nous, femmes du XXI^e siècle. A une époque où l'on pourrait revendiquer des droits, exiger une part du gâteau, il est beaucoup plus intelligent de réfléchir à la part spirituelle qui nous revient. C'est dans ce sens que l'écho entre nous et les filles de Tselofrad est extraordinaire aujourd'hui. Pour comprendre l'enjeu de la *parasha*, regardons la réaction d'*Hashem* de plus près.

Moshe s'approche de D. parce qu'il sent une authenticité spirituelle dans la demande de ces cinq sœurs. *Hashem* répond, *ken dovrot bnot Tselofrad*. La demande est juste, du mot *kenout*, authenticité. Rachi écrit : *ashre adam*, bienheureux l'homme, *she akadosh barouh hou modé li dvarav*, avec lequel D. est d'accord. אֲשֶׁרִי אָדָם שֶׁהִקְדוּשׁ בְּרוּךְ-הוּא מוֹדֵה לְדַבְרֵי

Lorsqu'*Hashem* dit *ken dovrot*, ce qu'elles disent est bien, Rachi précise : *ketouva parasha zo lefanai bamarom*, -l'explication de l'héritage des filles, est écrite *bamarom*, devant Moi dans le ciel. La *Torah*, comme vous le savez, précède le monde, elle en est le mode d'emploi. *Hashem* a consulté la *Torah* pour créer le monde. Ainsi, cette *halakha* de l'héritage des filles était conceptuellement écrite dans le monde des pensées. Rachi poursuit : *sheraata einan*, les yeux des filles de Tselofrad ont réussi à voir ce que n'a pas vu l'œil de Moshe. שְׁרָאָתָה עֵינֵן מֵה שְׁלֹא רָאָתָה עֵינֵן שֶׁל מֹשֶׁה

Moshe, lorsqu'il enseigne la *Torah*, comprend le concept et le concentre en mots. Le concept, bien sûr, excède forcément le mot. La demande formulée par les sœurs et qui va par la suite trouver une réponse dans la *Torah*, trouve une légitimité parce qu'elle provient du monde conceptuel. Profondément, leur niveau de compréhension qui est féminine dépasse celui de Moshe. Cela s'explique par le fait que c'est la dimension féminine de leur personne qui s'exprime.

Ce n'est pas un hasard si cette *parasha* de la *nahala*, de l'héritage a été enseignée par des femmes. Moshe est le leader et l'enseignant de la *Torah*. Pourtant une partie de la *Torah* doit être enseignée et inaugurée par des femmes. C'est parce

qu'elles sont femmes qu'elles ont eu le mérite de comprendre et de transmettre cette part de *Torah*.

Les 2 polarités du monde

Comprenons tout d'abord la différence entre la femme et la dimension féminine. Je parlerai ici surtout de dimension féminine et il est fondamental de bien comprendre ce que cela signifie. Une femme en est bien entendu remplie et davantage qu'un homme. La dimension féminine en moi me fait agir de telle façon et la dimension masculine en moi me fait agir de telle autre façon.

La dimension masculine en moi me fait foncer en avant à travers des objectifs et des projets. Il est nécessaire d'introduire une dimension féminine dans ce mouvement au risque de perdre de vue ce que je suis, de m'éparpiller et d'oublier l'essentiel. La dimension féminine en chacun doit maintenir et contenir les courses en avant. *Hashem* a créé ce monde avec deux polarités, une féminine et une masculine. Le premier verset de la *Torah* nous enseigne la chose suivante : *bereshit bara elokim et ashaim veét aaretz*, D. a créé le ciel et la terre. Le ciel renvoie à la dimension masculine du monde et la terre à la dimension féminine.

Le ciel, c'est le don, l'épanchement, l'absence de contour. La terre, c'est au contraire un contour, un réceptacle qui reçoit ce qui est donné et le transforme. La profusion est extraordinaire à condition qu'il y ait un contenant pour le tenir. La *braha* provient précisément du contenant. La terre, est *keli*, réceptacle, elle reçoit. Le masculin, lui, donne. Aussi, notez que la première *sephira*, la première sphère en *Kabbala* est le don ou l'épanchement, la seconde est la rigueur ou retenue. On trouve toujours ces deux polarités. D'ailleurs, la troisième sphère est l'équilibre entre les deux. Allons plus loin, le premier ordre qu'*Hashem* donne à Adam au *gan Eden* est *leovda oulechomra*, le cultiver et le protéger. וַיִּצְוֵהוּ בְּגַן-עֵדֶן, לְעַבְדָּהּ וּלְשָׁמְרָהּ. Ce sont pourtant deux contraires.

Si je veux cultiver la terre, je dois l'ouvrir à toutes sortes de graines étrangères, à l'altérité. Si je veux le protéger, je vais devoir le soumettre à une forme de limite et ne pas l'exposer. On retrouve ce double mouvement dans toutes les grandes questions de la vie.

Pour ce qui est des enfants, par exemple, on veut également les cultiver et les protéger. Cette double polarité nous suit tout au long de la vie et il s'agit de trouver un équilibre entre être dans une démarche pro-active et maintenir mon identité fondamentale. Les six jours de la semaine sont masculins, le *shabat* est féminin, *shabat malketa*. Pendant les six jours de la semaine, on doit effectivement aller de l'avant mais le *shabat*, on cesse ce mouvement pour se souvenir de qui l'on est. Le *shabat* sert à oublier tous les objectifs et les fantasmes du devenir afin de revenir à l'être.

Quel est le fil rouge de ma famille ? de mon être ? de ma personne ? la flamme, la *neshama* se manifeste le *shabat* plus que jamais. Pendant six jours, je fonce et le *shabat*, je contiens. Les six jours de la semaine prennent ainsi tout leur sens.

On peut aussi retrouver ces deux dimensions dans ces éléments qui forment le socle du monde à savoir le temps et l'espace. Le temps qui passe est masculin, l'espace qui est délimitation, frontière, est féminin. Dans toute création, on se doit de trouver l'équilibre entre mouvement et identité. C'est exactement ce que l'on retrouve dans les battements du cœur, le bruit de la vie. Ouvrir, fermer, ces deux mouvements du corps renvoient encore une fois à l'épanchement et à la nécessité de limiter et contenir.

De 0 à 120 ans, nous cherchons le point d'équilibre entre les deux : que ce soit en ayant un pied au travail et un pied à la maison, que ce soit un désir d'ouverture à l'altérité tout en s'inquiétant de se laisser assimiler... Hier soir, je donnais un cours à des jeunes filles de quatorze quinze ans. Beaucoup d'entre elles ne sont pas en école juive. La question de l'identité se pose davantage pour une personne qui grandit dans un foyer juif mais qui est essentiellement entourée de non-juifs. Comment préserver l'identité, la définition, la limite, le contour tout en étant en avant dans la vie ?

Une amie issue d'une famille très peu pratiquante essayait de me joindre hier. Elle se pose maintenant la question de l'école juive pour ses enfants et souhaitait qu'on en parle. Cette frontière est importante à définir même si certains y verront une forme d'intolérance. Même en étant à l'école juive, mes enfants ont toujours été au conservatoire ce qui les ouvre également au monde. Comment s'ouvrir

à des choses tout en gardant en soi la dimension féminine, la dimension identitaire ?

Peut-être commencez-vous déjà à percevoir le lien qui se profile entre cette question et la muraille de Jérusalem. Pourquoi pleurons-nous sur une muraille alors que c'est le *beit hamikdash* qui est important ? C'est notre dimension féminine qui est entamée avec la muraille.

Le *Zohar-ha-kadosh*, les textes de *Kabbala* traitent de la polarité entre les dimensions masculine et féminine en termes géométriques. La dimension masculine est représentée par la flèche, la dimension féminine est représentée par le cercle. On parle de flèche, pas de segment, ce qui implique que cette dimension masculine est un vecteur. C'est drôle, on n'avait pas de microscope il y a deux-mille ans pour savoir qu'un spermatozoïde ressemble précisément à une flèche et un ovule à un cercle. Lorsqu'*Hakadosh barouh Hou* nous fabrique comme êtres sexués, Il inscrit en nous une dimension majoritaire.

Une femme a bien entendu la flèche en elle, mais le féminin l'emporte sur elle et la ramènera toujours à la question de l'identité. On comprend maintenant pourquoi dans le judaïsme, c'est la femme qui transmet la judaïté. C'est effectivement elle qui transmet la frontière de l'être. La flèche indique une direction et le cercle distingue ce que l'on inclut et ce que l'on exclut de soi.

La dimension féminine, biologiquement, sait qu'il y a un renoncement à opérer. Ayant renoncé à des milliers de spermatozoïdes pour n'en choisir qu'un seul, elle va pouvoir engendrer de la vie. Sans contenu pour recevoir l'épanchement, sans frontière claire, sans sélection, la diffusion est inutile. Rappelons-nous que les filles de Tselofrad ont demandé une terre, un espace précisément délimité par des frontières.

Ce n'est pas sans nous faire penser au principe de la muraille ainsi qu'au moment où la *kala* tourne autour du *hatan*. On comprend désormais la symbolique de la définition de l'espace, en l'occurrence du couple, qu'incarne la *kala* lorsqu'elle tourne autour de son *hatan*. Elle définit ainsi leur domaine de définition. Ce qui est inclus aura de la *braha* précisément parce que cela se distingue de ce que l'on exclut. Cela vaut pour le sens concret comme spirituel, pour les invités, pour

la belle-mère comme pour le reste. Quelqu'un m'a récemment envoyé une vidéo de *houpa* qui se veut 'égalitaire'. A un moment, je vois l'homme tourner autour de la femme...quelle mascarade ! Chacun doit utiliser la force qu'*Hashem* lui a donné pour remplir sa mission vis-à-vis de l'autre. Je ne peux faire *birkat cohanim* par exemple parce que je ne suis pas Cohen, c'est comme ça. Puisqu'il y a du féminin en moi, que mon rôle prioritaire en tant que femme est d'exploiter cette dimension féminine au maximum, je dois définir l'espace. C'est aussi pour cette raison que l'on dit que le féminin relève de *midat hadin*, au sens où l'on crée des frontières.

J'ai constaté que dans mon couple, je dis plus souvent oui que non par rapport à mon mari. J'ai remarqué aussi que dès qu'il s'agit d'une valeur identitaire ou spirituelle, je deviens une lionne, je deviens très rigide. En étudiant la *Torah*, je comprends qu'il y a effectivement quelque chose en moi qui tend à définir clairement ce que l'on garde et ce que l'on ne garde pas.

Les filles de Tselofrad expriment l'idée suivante : un *makom*, une place doit nous être destinée. C'est le principe même du féminin. La part, l'espace des femmes doit être investi ici. Nous allons maintenant comprendre ce qu'est le féminisme biblique, le plus beau féminisme qui soit. Souvenez-vous qu'elles commencent leur discours devant Moïse en disant apparemment quelque chose d'inutile : *avinou met bamidbar (...) ki bekheto met*, notre père a fait une faute et en est mort. Pourquoi cette précision concernant leur père ? Je voudrais vous proposer la thèse suivante : elles insistent sur ce qui s'est passé avec leur père car elles souhaitent **réparer** son erreur. La *Guemara*, reprise par Rachi, nous éclaire.

Réparer la faute du père

La *parasha* de *shlach lekha* nous raconte ce qu'il s'est passé avec Tselofrad.

Au moment de l'affaire des *meraglim*, on nous raconte une histoire qui a priori n'a rien à voir. On nous parle d'un homme qui est allé ramasser du bois pendant *shabat*. Il a donc été *hayav mita*, passible de mort. Cela s'appelle le *mekoshesh etsim*. Rabbi Akiva dans la *Guemara*, cité par Rachi, affirme qu'il s'agit de Tselofrad. Rabbi Shimon s'y oppose et pense qu'il s'agit plutôt

d'une personne parmi les *maapilim*. רַבִּי עֲקִיבָא אָמַר: מִן הַמַּעֲפִילִים הָיָה ל'histoire des *maapilim* est relatée en quelques lignes dans la *parasha* de *shlach lekha* également. Lorsque les *bnei Israël* pleurent en entendant parler de la terre d'Israël, un groupe de personnes, les *maapilim* reconnaissent le manque de confiance en D. qui s'est manifesté et encouragent le peuple à entrer en Israël. Moshe les met en garde : ça ne va pas marcher de cette façon. Une sorte de fanatisme les précipite en Israël alors que le moment n'est plus indiqué, ils se font donc décimer par Amaleck. D'après la *Guemara*, Tselofrad fait soit partie des *maapilim*, soit a profané le *shabat*.

Rabbi Akiva comme Rabbi Shimon nous aident à faire le lien entre ce que font les filles de Tselofrad et l'erreur qu'il s'agit de réparer. L'erreur était de trop se situer dans la dimension masculine et d'oublier la dimension féminine de son être. Si, comme rabbi Akiva, nous pensons que Tselofrad avait profané le *shabat*, que nous avons défini comme féminin, Tselofrad est coupable de n'avoir pas pu s'arrêter dans la course en avant de la semaine. La profanation du *shabat* se fait d'ailleurs en cassant la **frontière** qu'est le *shabat*, soit en portant d'un lieu à un autre.

L'interdiction de porter qui est parfois très embêtante -on aimerait d'ailleurs pouvoir bénéficier de *erouv* en France !- renvoie à la frontière que le *shabat* impose. Rabbi Akiva ajoute un avis dans le domaine de la profanation du *Shabat* et précise que pour prendre le bois, Tselofrad a déraciné, *tolesh*. La dimension masculine s'incarne ici par le fait de déraciner de sa source, de se trahir, de n'être pas fidèle à soi-même, de n'être pas lié à ce que l'on est et qui nourrit. Ma maison peut exister et avoir une identité propre parce qu'elle est limitée.

Rabbi Shimon, lui, pense que Tselofrad faisait partie des *maapilim*, c'est-à-dire de ceux qui ont voulu s'implanter mais au mauvais endroit et au mauvais moment. Que Tselofrad soit coupable d'avoir déraciné ou d'avoir voulu s'enraciner de la mauvaise façon, il commet une erreur que ses filles espèrent réparer. Elles viennent avec la volonté de se reconnecter à ce qu'elles sont. Elles écrivent ainsi une *halakha*, font entendre leur voix afin d'affirmer une identité forte. Leur dimension

féminine s'incarne ici et tente de réparer l'erreur de 'dimension masculine' de leur papa.

Selon nos sages, la *Torah*, depuis la Création jusqu'à l'entrée en Israël peut se lire comme symbole de l'histoire de l'humanité. Maintenant que nous avons l'état d'Israël, que le processus de reconstruction est amorcé, nous sommes *ikveta demeshikha*, le talon de *Mashiah*. A la fin de l'épopée du désert, une voix féminine se fait entendre et doit porter. Soyons toutes les filles de Tselofrad en nous demandant quelle est notre part dans la *Torah*.

Il est particulièrement important que nous nous posions cette question puisque nous posons les limites identitaires, puisque la voix de la force féminine doit être entendue. C'est là la condition de la transmission. Lorsque je donnais cours aux jeunes filles de Saint-Mandé hier, elles ont commencé à me demander pourquoi ne pas sortir avec un non-juif. J'ai eu envie de pleurer le *beit hamikdash* à ce moment-là parce qu'elles ne savaient pas pourquoi. Lorsque, comme les Juifs l'ont toujours fait, on donne à profusion dans le pays dans lequel on vit, lorsque l'on s'y intègre, on doit néanmoins pouvoir maintenir son identité, on doit maintenir la dimension du *makom*, de place qui vient du mot *mekayem*, exister.

Ce matin, j'ai eu une femme au téléphone tout au long de la route. Elle a des problèmes de couple qui n'en finissent pas et s'est retrouvée dans une relation extra-conjugale avec un non-juif. Et malgré ça, elle ne faisait que parler d'*Hashem*, de *neshama* et je suis convaincue que c'était sincère. Comment est-ce possible de trahir qui je suis à ce point ? En termes de cercle familial, de *bait*, de murailles de la maison, comment est-ce possible de s'éloigner autant ? On ne doit jamais baisser la garde lorsqu'il s'agit des murs de sa maison.

Dans *Mishlé*, texte magnifique écrit par le roi Salomon et que l'on chante tous les vendredis soir à la femme juive, le troisième verset dit : *guemalathou tov velo ra*. On dit que la femme donne du bon et non du mal. Le *tov* est ce que contient le cercle, le *lora* est ce qui est en dehors du cercle, ce que l'on exclue. Tout ce qui est *rah*, c'est dehors. C'est ce que chacune des *imaot* a d'ailleurs fait. Sarah a chassé Ishmaël par exemple. Investir le monde en distinguant ce qui est à soi et ce qui ne

l'est pas est essentiel. Une autre conversation hier m'a brisé le cœur. Une femme divorcée marie son premier fils. Le papa qui s'est remarié et qui a un problème hallucinant de frontière occupe trop de place. Il demande notamment à sa nouvelle femme d'aller acheter la robe de sa fille... dans une volonté affichée de ne pas tenir compte de la maman.

Le principe masculin est précisément de briser les frontières. Au contraire, le principe féminin les maintient. Cela crée d'ailleurs beaucoup d'accrochages. Souvent, quand je parle avec les étudiants qui ont du mal à s'engager, ils finissent par s'ouvrir.

Vous connaissez ce fameux « les non-juives sont quand même beaucoup moins prises de tête » ? La juive au contraire tourne autour de toi, maintient une muraille, distingue le *tov* et le *lorah*. Si elle ne te dit jamais que quelque chose est *rah*, tu ne pourras jamais définir ta personne. C'est grâce au fait que nous soyons 'prises de tête' que le peuple juif a pu perdurer. On ne peut exister sans renoncer. On peut maintenant mieux comprendre la difficulté masculine à s'engager. L'engagement, le choix, c'est limiter la tendance à l'épanchement. Pourquoi elle et pas les cent autres que je vois sur telle application.

Le geste qui consiste à swiper forme d'ailleurs une flèche : une autre, encore une autre, en avant. Le seul moyen de se réaliser est de créer des frontières. C'est pour cela que les murailles de Jérusalem sont si importantes.

La hala et la nahala

Dans *shlakh lekha*, lorsque l'on parle de la faute de Tselofrad, quelle qu'elle soit, on trouve cinq *psoukim* intercalés entre le profanateur du Shabat et les *maapilim* avec une *halakha* : *vekhi tavoou laretz she ani noten lekha*, quand vous arriverez sur la terre que je vous ai promise, *reshit arisothem hala*, le début de votre pâte sera de la *hala*.

On trouve là la *mitsvah* d'*afrashat hala*. *Hala* n'est pas sans faire penser à *nahala*, héritage. Les sœurs veulent une *nahala* pour réparer la faute de papa, retranscrite au moment où il est question de la *mitsvah* de *hala*. La *mitsvah* de *hala* est féminine. Tout d'abord, elle est liée à la terre, mais également elle vient définir et distinguer ce qui est consacré et ce qui ne l'est pas. Elle pose une frontière. Après

l'arrivée en Israël du peuple, on est appelé à faire une pâte à pain, à en prélever un morceau défini comme la *hala*, lieu de connexion entre le haut et le bas. Ce morceau est réservé au Cohen et le reste peut être consommé. Ce point-là est le point d'identité qui donne vie au reste. C'est comme le *shabat* par rapport aux six jours de la semaine.

La *Guemara* explique la *mitsvah* de *hala* en convoquant l'histoire suivante : imaginons qu'une femme s'enorgueillit de sa belle pâte de *hala* et décide donc d'amener les deux kilos au Cohen soit la totalité. *Lo amra kloum*, elle n'a rien dit. Si tout est *halla*, alors rien n'est *halla*. En d'autres termes, le point d'identité de la *hala* doit se distinguer du pain pour exister de la même façon que *shabat* existe grâce aux six jours de la semaine. Si la semaine est *shabat*, on n'a plus ni de *shabat* ni de semaine. C'est parce que les choses sont définies qu'une direction émerge et nous évite de nous perdre en route, nous et notre identité.

Cette semaine, j'ai reçu un très jeune couple. Le mari avait un jumeau, c'est donc une relation fraternelle très forte qui est en jeux. Comment faire pour maintenir la muraille autour du couple dans ce contexte ? Pourtant, les contours de la famille doivent être définis.

Maintenir les frontières

La force du féminin, c'est celle qui reconstruit notre temple. Je voudrais partager avec vous ce *Midrash* génialissime qui me force à inventer des mots en français. *Vatikravna bnot Tselofrad*, les filles de Tselofrad se sont approchées. Le *Midrash* dit à ce sujet : *beoto ador*, dans cette génération post Sinaï, *ayou nashim godrot*, il y avait des femmes qui barriéraient (que j'invente) *ma she hanashim portsim*, ce que les hommes violaient.

אותו הדור היו הנשים גודרות מה שהאנשים פורצים, שכן, את מוצא שאמר להן אהרן (שמות לב, ב:) (פרקו נזמי הנהב אשר באנני נשיכם, ולא רצו הנשים ומחו בבליהן, שצאמר (שמות לב, ג:) ויתפרקו כל העם את נזמי הנהב וגו', והנשים לא נשתתפו עמהן במעשה העגל. וכן במרגלים שהוציאו דבה (במדבר יד, לו:) וישבו ולינו עליו את כל העדה, ועליהם נזרה גזרה, שאמרו) במדבר יג, לא: לא נוכל לעלות, אבל הנשים לא היו עמהם בעצה, שכתוב למעלה מן הפרשה (במדבר כו, סה:) כי אמר ה' להם מות ימתו במקדש ולא נותר מהם איש כי אם קלב בן יפנה איש ולא אשה, על מה שלא רצו לכנס לארץ, אבל הנשים קרבו לבקש נחלה בארץ, לקדו

נכתבה פרשה זו סמוך למיתת דור המקדש, שמשם פרוצו האנשים וגדרו הנשים

On a vu ça au moment du veau d'or lorsqu'Aaron dit aux hommes d'aller chercher l'or de leur femme. Tu veux faire un veau d'or ? Tu violes la barrière, là ! Ça a fait tellement d'histoires que pas un seul homme n'a obtenu une bague de sa femme, *ha nashim lo hishtatfou*. A la place ils ont pris leurs propres bijoux. *Poretz geder*, ils ont violé la barrière. On est bien brave de jeûner le 9 Av et le 17 Tamouz parce qu'on n'a rien fait de mal ces 2 jours là en réalité. C'est par solidarité avec les hommes que l'on jeûne 😊

Au moment des explorateurs, le décret tombe, *lo nouhal laalot*, on ne va pas pouvoir monter en Israël, *aval ha nashim lo ayou imaem*, il n'y avait aucune femme à ce moment-là. Pour cette raison, il est écrit que tous les hommes sont morts dans le désert mais une écrasante majorité de femmes âgées sont entrées en Israël. La faute des explorateurs ne concerne pas les femmes. *Ish velo isha*, un homme et non une femme, *al ma she lo ratsou leikanes la aretz*, eux ne voulaient pas entrer en Israël, *aval ha nashim*, mais les femmes, *karvou levakesh nahala*, se sont approchées de Moshe pour demander une part.

Nous on aime la frontière ! On aime qu'un lieu soit fixe, *nokba*. *Lekhah nikhteva*, c'est pour cela que cette *parasha* est écrite ici : les femmes aiment la terre par rapport aux hommes. La phrase qui conclut le *Midrash* est la suivante : ***misham partsou ha anashim, les hommes ont violé des barrières, vegadrou ha nashim, et les femmes sont venues en recréer.***

Dans ce midrash sont incarnées les dimensions masculines et féminines.

Je termine en vous racontant ce qui est écrit dans la *Guemara Yevamot* et qui nous donne la force de reconstruire les murailles de Jérusalem. Plus la muraille est reconstruite, plus on aura de facilité à reconstruire le temple. Le temple ne peut être construit qu'en étant protégé. *Sharouy belo isha*, celui qui se trouve sans sa femme, *sharouy belo khoma*, se trouve sans muraille. La femme apporte la muraille d'après le *passouk* de *Irmiaou* : *nekeva tessovev guever*, une femme contournera un homme.

La Paracha par Mariacha

Le féminisme biblique

Pinhas, Paris, Vendredi 02 juillet 21h39-23h02

Essenti **ELEA**

Ce qui maintient et entoure provient du principe féminin. C'est là la force du féminin, c'est ce qui contribue à donner vie à la polarité masculin-féminin au sein du foyer, au *klal* Israël, à l'identité. *Beezrat Hashem*, cette semaine, construisons des murailles.

Shabat Shalom!

Mariacha Draï

*Réfoua chéléma –
Guérison de :*

- Hava bat Turquia
- Moche Nethanel ben Rachel
- Sarah bat Nicole Rahel
- Eden ben Hava
- Tinok ben Simha Haya
- Shely bat Tsipora
- Dvora bat Sarah
- Nina Simha bat Sarah Lea
- Keren bat Hanna Myriam
- Ouri ben Tsipora
- Albert Avraham ben Rahel
- Refael ben Lea Julia

Zivoug – l'âme soeur de:

- Myriam bat Hava
- Sarah bat Ruth
- Hannah bat Sarah
- Shirly Sim'ha bat Aline Ilana
- Esther bat Sarah
- Hanna Esther bat Rahel Myriam
- Ella Sarah Zamila bat Rahel Myriam

Pour la réussite de :

- Chalom ben Perla
- Eden bat Hava
- Yonathan Mordekhai ben Zamila
- Hanna Esther bat Rahel Myriam
- Ella Sarah Zamila bat Rahel Myriam
- Avraham ben Rahel

Pour l'élévation de l'âme de:

- Jocelyne Zamrouda Haya bat Fortunée
- Joseph Ben Mordekhai Halevy
- Claude Haï ben Paulette Daya
- Nelly Elisee bat Suzanne Rahel
- Josette Gnouna bat Lucie Simha
- Eric Arie ben Khamous Cardoso
- Rahel bat Simha

Pour une bonne délivrance de:

- Johanna Sarah bat Fléha.
- Déborah Esther bat Fléha